



L'antre d'un esthète

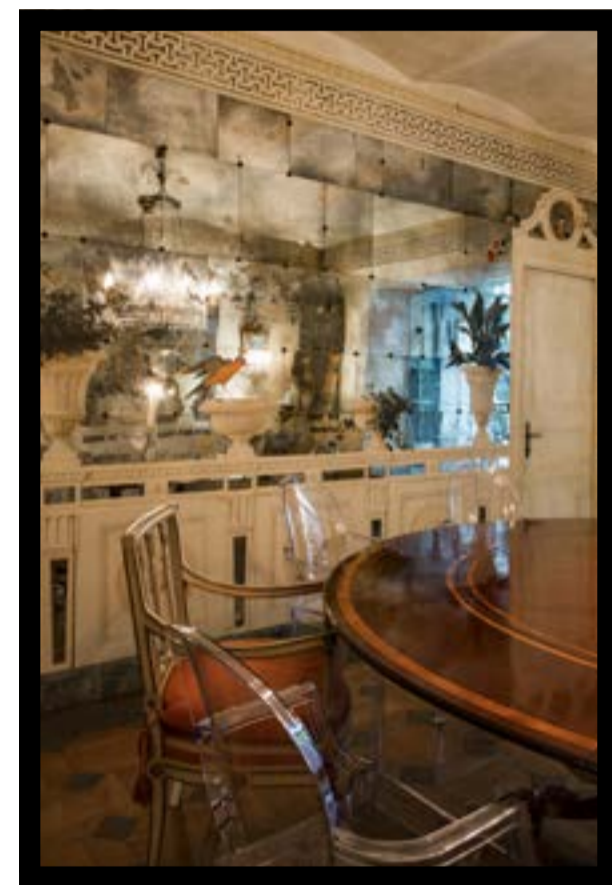


Claudio Luti entre sa fille, Lorenza, et son fils, Federico, qui l'ont rejoint dans l'entreprise familiale.

Sur fond de décor Liberty réinterprété par Roberto Peregalli et Laura Sartori Rimini, le lampadaire Kabuki de Ferruccio Laviani.

La société Kartell a 70 ans et pas une ride. Au moment où s'ouvre à Milan le Salone del Mobile, une exposition célèbre ses modèles iconiques qu'on retrouve, de façon plus intime, dans la maison de son président, Claudio Luti.

Texte et photos **Éric Jansen**



S'il existe encore des personnes insensibles au charme italien, elles n'ont pas croisé la route de Claudio Luti. L'heureux président de Kartell réunit élégance, courtoisie et séduction, incarnation moderne du gentilhomme de la Renaissance. Ce n'est toutefois pas à Florence que nous le retrouvons, mais à Milan, dans sa maison familiale dont il accepte d'entrouvrir la porte. Un privilège rare qu'il consent à l'occasion d'une date importante : les 70 ans de la société créée par le père de sa femme Maria. Ingénieur chimiste, Giulio Castelli adapta un matériau révolutionnaire, le polypropylène, aux accessoires pour la voiture, aux ustensiles ménagers et au mobilier, celui-ci supervisé par son épouse, Anna Castelli Ferrieri, qui était architecte. Dans l'Italie de l'après-guerre, l'heure est à la modernité, au design pour tous, aux objets fonctionnels et la réussite est fulgurante. « Il a non seulement trouvé une technologie nouvelle, précise Claudio Luti, mais il avait des dessins innovants et savait communiquer. » La marque Kartell connaît son apogée dans les années 1970, où le plastique est roi. « À l'exemple de cette exposition en 1972 au MoMA de New York, consacrée au design italien dont il avait fait toutes les pièces. » Avec les années 1980, l'engouement retombe. « Une autre philosophie est apparue, l'idée d'un artisanat de luxe, d'un mobilier artistique, en petite série, surtout pas industriel. » L'entreprise périclité, mais heureusement Claudio Luti arrive aux commandes en 1988.

Ci-dessus, dans la bibliothèque en cerisier, deux fauteuils « Cara » de Philippe Starck encadrent une cheminée néoclassique, sur laquelle on reconnaît la lanterne de Fabio Novembre.

La salle à manger, en haut à droite, est tapissée de miroirs dans lesquels se reflètent une table anglaise en acajou et les chaises « Louis Ghost » de Starck.

Au salon, ci-contre, le papier peint dans le goût de William Morris sert d'écrin aux lampes « Bourgie » de Ferruccio Laviani et à la « T-Table » de Patricia Urquiola.

Son défi : comment rendre désirables des objets fabriqués par des machines ? « J'ai décidé de monter en qualité et de miser plus encore sur l'innovation. » Le jeune patron se tourne vers des designers capables de relancer la créativité de la marque et ne manque pas de flair. Parmi eux, un certain Philippe Starck, aussitôt enthousiaste. « Il m'a dit : "Nous allons y mettre de l'émotion." » Des mois d'étude de faisabilité seront toutefois nécessaires avant que ne sorte la chaise « Dr. Glob ». Plastique à l'aspect moelleux, lignes étonnantes, touche ludique, l'image du produit industriel redevient positive et le grand public est conquis. L'opération se répétera avec la sortie de la première chaise transparente de Starck baptisée « La Marie », en hommage à l'épouse de Claudio Luti, et surtout l'année suivante avec le lancement de la « Louis Ghost ». « On n'imagine pas la complexité qu'il y a derrière. Pour la transparence et la solidité, nous nous sommes inspirés des boucliers de la police anti-émeute. C'est du polycarbonate, plus difficile et plus cher à travailler que le polypropylène. Mais c'est aujourd'hui la chaise la plus vendue au monde. » Et on la retrouve, comme il se doit, dans la maison familiale, prouvant s'il le fallait qu'elle s'intègre à tout type d'intérieur, même les plus chargés...

Le passé recomposé

Car comment dire ? La demeure de Claudio Luti est exactement le contraire de ce à quoi on peut s'attendre. Celui qui fait travailler depuis trente ans la crème des designers contemporains – Ron Arad, Patricia Urquiola, Marcel Wanders – et qui est le président du Salone del Mobile depuis 2017, vit dans une célébration poétique du passé. Devant notre étonnement, il sourit. « C'est vrai que cela peut surprendre, mais avec mon épouse nous sommes tombés amoureux de cette maison du XIX^e siècle et nous l'avons refaite dans l'esprit de l'époque. Ce n'est pas pour autant un musée. J'aime le "mix". » Même écho de la part de Maria Luti qui ne cache toutefois pas combien elle est attachée à l'écrivain raffiné que leur ont composé Roberto Peregalli et Laura Sartori Rimini. Les amateurs de décoration connaissent ce duo d'architectes d'intérieur formés par Renzo Mongiardino. Ce sont eux qui avaient signé le dernier appartement parisien de Pierre Bergé. Lorsque les Luti achètent leur maison en 1994, ils viennent d'ouvrir leur agence et sont amis du couple.

Renzo Mongiardino n'est pas non plus un inconnu pour le patron de Kartell. Car avant de reprendre les rênes de la société, Claudio Luti a travaillé pendant dix ans avec... Gianni Versace ! À voir sa réserve et ses manières exquises, on a du mal à imaginer l'entente avec le personnage flamboyant, et pourtant... « Pour tout vous dire, j'ai fait mon service militaire avec son frère, Santo, et quand Gianni est arrivé à Milan, il m'a demandé de l'aider. Nous avons créé la compagnie ensemble. Le succès a été immédiat. » À son contact, Claudio Luti ne troque pas son costume croisé pour un imprimé léopard, en revanche, il goûte le soin maniaque que le génial créateur porte à ses résidences de la via Gesù, à Milan, et du lac de Côme, toutes les deux faites avec Mongiardino. « Je me souviens de leurs conversations passionnées, tous les jours ils changeaient un meuble de place, ils étaient obsédés par la volonté de mieux faire. »

Claudio Luti quitte l'aventure Versace en 1988, mais reste en contact avec Renzo Mongiardino et son jeune assistant, Roberto Peregalli. Il se tourne naturellement vers ce dernier quand il décide d'acheter la maison. L'architecte d'intérieur se souvient de sa première visite : « L'endroit avait un charme fou, mais il fallait complètement redessiner les espaces et déplacer l'escalier. » Aujourd'hui, il dessert les trois étages, avec, en son centre, un ascenseur à la délicate résille de métal. Dessiné par Roberto, il évoque l'époque Liberty de la maison mais aussi un roman de Jules Verne ! Le passé recomposé selon Peregalli. Moins théâtral que Mongiardino, il aime avant tout créer des atmosphères, « une réverie de ce qui a été ». La pénombre y règne souvent en maître. Elle est gage de poésie. Tableaux et trompe-l'œil décorent les murs qui sont tout sauf blancs. Ici, ils sont recouverts de panneaux en cuir de Cordoue. À l'étage inférieur, la salle à manger est entièrement tapissée de miroirs anciens sur lesquels sont peints balustrades et oiseaux, « dans l'esprit de la villa Palagonia ». Un cadre précieux pour esthètes érudits dans lequel Claudio Luti n'a pas hésité à mettre ses chaises de Starck ! Idem dans la bibliothèque ou dans les chambres. « Cela apporte du mouvement, de la modernité. Il faut que ce soit aussi notre maison, pas seulement une scénographie. » On ignore comment il a pu faire accepter à Roberto cette entorse à l'histoire des styles, mais le résultat est un manifeste pour la marque : Kartell surfe sur le temps.

« The Art Side of Kartell », palazzo Reale, piazza Duomo, Milan, à partir du 9 avril.

La véranda meublée des chaises « Venice » de Philippe Starck. Sur le guéridon, vase « I Shine » et centre de table « U Shine » d'Eugeni Quitllet.

Dans l'ancienne chambre de Lorenza trône sur le bureau une lampe « Mini Kabuki » de Ferruccio Laviani. Au premier plan, la chaise à bascule « Matrix » de Tokujin Yoshioka.